

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — Et moi aussi j'ai été SECRÉTAIRE INTIME, par le comte d'ARPEMENTIGNY (suite et fin). — UNE TASSE DE CHOCOLAT A LA RETRAITE DE MOSCOU, extrait des Souvenirs contemporains de M. VIL-LEMAIN. — REVUE MUSICALE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — POÉSIES. — BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Nous avons promis à nos lectrices de leur parler d'un bal d'enfants, et s'il ne fallait pas décrire les modes du jour, nous aurions rappelé une de ces charmantes fêtes que madame Récamier donnait dans sa vieillesse à l'Abbaye-aux-Bois; elle aimait à s'entourer de ces jeunes et gais visages, qui lui faisaient ainsi repasser sous les yeux comme l'attrayante série des joies et des grâces perdues. Près de cette femme, qui avait rempli tout un demi-siècle du bruit de sa beauté, on contemplait, assis dans un vaste fauteuil de chêne, son vieil ami, le grand chantre des mélancolies modernes, Chateaubriand, avec ses cheveux fins et clairs flottant blancs sur son front comme une vapeur sur un sommet. Je me rappelle ce regard humide et contemplatif s'abaissant sur les groupes de petits danseurs et de petites danseuses, qui sont devenus depuis d'élégants et studieux jeunes hommes ou de belles jeunes femmes. Il y avait là les enfants de M. le duc de Broglie, ceux de M. Guizot, de M. Victor Hugo, de madame Valmore, de M. de Kératry, de David, notre grand statuaire, de M. de Salvandy, de M. Villemain; les pères et mères illustres entouraient la jeune foule dansante. Les causeries sérieuses faisaient cercle autour des rires enfantins, et se suspendaient quelquefois pour les mieux entendre. Mais à quoi bon nous renouveler à nous-mêmes ces souvenirs à la fois doux et funèbres? Le salon de madame Récamier est à jamais fermé. Et quand on passe devant cette Abbaye-aux-Bois qu'elle a rendue célèbre, on aperçoit sur l'étroite terrasse où s'ouvraient ses fe-

nêtres deux cyprès, qui semblent seuls se souvenir et s'attrister.

Au-dessous de cette terrasse s'ouvrent les magasins de Léonard, tapissier. Protégé d'abord par l'illustre habitante de l'Abbaye-aux-Bois, Léonard n'a pas tardé à voir s'étendre sa brillante clientèle dans tout le faubourg Saint-Germain: les riches hôtels, les églises, les couvents se fournissent à l'envi dans cet établissement, dont la vogue est désormais assurée. C'est de la maison Léonard qu'était sorti le splendide tapis sur lequel s'agitaient l'autre soir chez la comtesse de G... les jolis pieds d'enfants qui en foulaient les fleurs éclatantes, comme eût fait une bande d'oiseaux sur les plates-bandes d'un jardin. C'était d'abord de petites filles de huit à dix ans, en courte robe d'organdi blanc ou rose, à trois volants festonnés et plissés touffus. Le corsage était à la vierge, un ruban rose ou blanc en fixait les plis autour de la taille.

Sur les robes blanches était posé au-devant du corsage un petit bouquet de bluets, et une frêle couronne des mêmes fleurs entourait d'un cercle étroit les blondes chevelures bouclées. Sur les robes roses, portées de préférence par les petites filles brunes, les liserons blancs remplaçaient les bluets, et serpentaient en minces guirlandes sur les cheveux noirs nattés. De jolis pantalons en batiste brodée se laissaient voir au-dessous du dernier volant, et les bas à jour étaient encadrés par de petits souliers de satin noir ornés de jais sur le cou-de-pied. Les plus petites filles, de quatre à six ans, portaient ou des robes de jaconas blanc brodé, ou des robes en popeline bleue, rose, verte et gris-de-perle; les courtes jupes de ces dernières robes étaient parsemées en bas de trois rangs d'étoiles de velours qui allaient en s'amoindrissant. Sur la popeline bleue les étoiles étaient en velours orange, sur la popeline verte en velours noir, sur la popeline grise en velours rose, et sur la popeline rose en velours blanc. Chaque étoile était creuse au milieu et entourée d'une soutache de soie. Sur les petits corsages ouverts étaient posés trois rangs de velours d'un demi-centimètre de largeur. Le même ornement se répétait sur les basques fendues, entre lesquelles s'agitaient des nœuds pompons du même petit velours, dont la couleur était pareille à celle des étoiles des jupes. Des pantalons garnis de ruches ou de bouillons se jouaient autour des bottines de même nuance que les robes, qui toutes

avaient été confectionnées au *Zéphyr* pour madame Leroy.

C'est aussi des magasins du *Zéphyr* que sortaient les gentils costumes des petits garçons. Ils arrivaient pimpants avec leurs chapeaux de feutre blancs, gris, noirs, ornés de nœuds de passementerie ou de touffes de plumes gracieusement posées sur l'oreille, et leurs *Talma* de drap ou de velours jetés sur l'épaule comme les courts manteaux du temps d'Henri III. Les plus enfants avaient des blouses en cachemirienne écossaise garnies de trois rangs de velours noir et serrées à la taille par une ceinture à boucle d'or, aussi de velours noir et de même largeur que le velours des bordures. Le col, rabattu, était en jaconas brodé, et la même broderie se répétait au bas des pantalons. Les plus grands, de sept à huit ans, avaient des pantalons de velours noir ou gros-bleu. La veste, de même étoffe, à manches larges, était garnie de passementerie ou de boutons de métal sur la poitrine et aux manches. Un simple col de batiste plissée laissait à nu leur cou blanc et rose, et dans des manchettes pareilles s'agitaient leurs petites mains. C'est madame Leroy qui, de la tête aux pieds, avait fourni tous les ajustements de ces petites filles et de ces petits garçons. Rien n'était gracieux comme de les voir gambader aux sons d'un orchestre bruyant, puis se ruer durant les intervalles des danses sur les tables chargées de ces mille friandises sorties des mains habiles des frères Julien, les inventeurs du savarin.

Des enfants aux fleurs la transition est toute naturelle; passons donc de ce joli bal aux frais ateliers de madame Tilman, cette concurrente du printemps. On entre, et sur les consoles de marbre blanc, dans les armoires, sous les vitrines, s'échappant des cartons, se balançant aux tringles de cuivre, toute une végétation charmante s'étale en guirlandes, en bouquets, en couronnes; ce n'est plus un atelier, c'est un jardin, l'illusion est complète : ces fleurs sont vivantes; les abeilles s'y tromperaient, comme les oiseaux d'Athènes sur les raisins de Zeuxis, car ces couleurs sont celles de la nature, et les parfums divers extraits par Guerlain des fleurs véritables reviennent embaumer ces fleurs factices. Nous avons vu dans les riches salons en stuc blanc et or de madame Tilman des nouveautés, ou plutôt des inventions charmantes. Ce sont d'abord les coiffures algériennes, formées par des réseaux de passementerie d'or dont chaque maille est fixée par une perle blanche; des rangs des mêmes perles pendent entre les glands qui flottent sur la nuque. Ces coiffures aimées des sultanes ont été généralement adoptées par les Anglaises. Plus légers, et par conséquent plus français, les petits bonnets de plumes respirent la coquetterie. Ils sont formés d'un triple cercle d'aériennes fleurs de plumes bleues ou rose pâle, à travers lequel s'échappe le peigne d'écaille blonde de chez Faguer-Laboulée; les bandeaux restent à découvert sous ce bonnet qui les couronne, et sur les pe-

tits cheveux follets du cou tombe un large ruban de taffetas uni de la même nuance que ces fleurs onduleuses.

D'autres coiffures de bal sont une des nouveautés les plus nouvelles. Elles sont formées d'un feuillage emprunté à diverses plantes aquatiques. Ces feuilles se font avec du crêpe. Elles imitent si parfaitement la nature, qu'on dirait qu'elles sont froides au toucher, comme le nénuphar qui flotte sur nos lacs. C'est dans les ateliers de madame Tilman que se préparent toutes les fleurs qui doivent orner les toilettes du bal costumé des Tuileries qui aura lieu le 48. Nous avons vu là les semis de fleurs et les touffes d'herbes fines qui recouvriront en entier la tunique de Flore de madame la baronne Chassiron. Madame Murat, qui doit représenter Cybèle, aura une robe toute couverte de fruits : ces raisins, ces groseilles, ces baies, ces épis, ces fraises des bois semblent cueillis dans un champ; jamais l'art n'a mieux lutté avec les difficultés des couleurs et des contours. Voyez ces cordons de roses pompons! ils sont destinés à soutenir le carquois et à border la courte chlamyde de la jeune fille qui représentera l'Amour dans le ballet mythologique que l'empire emprunte à la royauté de Louis XIV.

Passons des fleurs aux parfums, de madame Tilman à Guerlain; Guerlain, l'alchimiste souverain dont l'art charme les yeux et enivre l'odorat. Dans d'élégantes cassettes de velours rouge à fermoirs d'argent vous trouverez réunis les flacons de cristal pleins d'essences rares : la verveine, le cédrat, le magnolia, la mignardise, etc.; puis ce sont les parfums à brûler : le baume de Judée, les allumettes de Chine; ensuite les sachets et les sultanes à la maréchale qu'on glisse entre les fines chemises de batiste faites par madame Daniel Deray. C'est, pour la toilette, l'eau de fraises, l'alcoolat de roses et de concombres. Pour les cheveux, c'est l'eau lustrale odorante et toutes les pommades les plus exquises. Pour les mains, c'est la pâte d'amandes royale et la pâte aux quatre semences. Pour le visage, c'est le lait de fleurs de sureau, la crème de limaçon, l'extrait de benjoin; c'est, dans une armoire réservée, les rouges et fards merveilleux : le carmin de Chine, le rouge de la Reine, le rouge de Damas, les extraits de roses pour les lèvres; c'est le blanc de perles, la poudre de lis. Le teint se métamorphose sous ces merveilleuses compositions, la peau fine et satinée exhale une senteur suave. Puis voici le henné d'Égypte, la pyrommée arménienne, qui noircissent les sourcils et donnent aux regards une sorte de fascination; la poudre orientale pour polir les ongles. Les princesses et les élégantes, ces princesses de la mode, usent depuis longtemps de ces merveilles qui enrayent le déclin de la jeunesse et embellissent encore les jeunes et les belles.

Quoi de plus attirant, en effet, qu'une jolie tête parfumée, et pourquoi proscriptions-nous le rouge et le blanc dont nos jeunes aïeules se servaient dès leur sortie du couvent? Sur un frais visage, ce rouge est

comme le duvet qui recouvre un beau fruit. Sur une peau blanche, le blanc de Guerlain s'étend et se confond comme du lait sur de l'albâtre. C'est un éclat permis ajouté à la beauté.

Comme nous écrivions ceci, un de nos poètes en renom nous a fait visite; il a rencontré chez nous la charmante marquise de B..., qui use sans s'en défendre de toutes les quintessences du célèbre parfumeur. Quand elle a été sortie, le jeune poète a improvisé ces vers. Nous ne saurions mieux clore notre bulletin qu'en les offrant à nos lectrices :

PARFUMERIE.

Non, je n'accuse point, marquise,
Votre teint par l'art embelli,
Et je trouve une grâce exquise
A vos senteurs de patchouli ;

Dans vos cheveux, forêt splendide,
Où rôdent les Amours vainqueurs,
La tresse est le lacet perfide,
La pommade est la glu des cœurs !

La mode a sur votre peau fine
Semé les roses de Plessis (1) ;
Votre œil bleu, plus clair, s'illumine
Sous le henné de vos sourcils !

Et votre lèvre si gentille,
Grâce aux élixirs de Guerlain,
A des soupirs à la vanille
Avec des pudeurs de carmin !

Détails du Dessin.

Toilette de femme. — Robe de dessous en satin blanc ; robe de dessus en tulle blanc à quatre volants bordés d'une ruche de tulle surmontée d'une frange en plume blanche, dans laquelle scintillent de petites boules d'or. Mêmes ornements au corsage. — Coiffure exécutée par Camut : double bandeau traversé par un cercle de rubis montés sur or mat, bijoux dits d'Herculanum, par Froment-Meurice. Derrière la tête les cheveux sont cachés par une grappe de fruits rouges à feuillage d'or. — Éventail de Faguer-Laboulée.

Toilette d'homme. — Habit bleu à boutons d'or. Gilet blanc. Chemise de batiste.

(1) Rouge de Plessis, inventé par M. Guerlain et portant le nom de la célèbre actrice.



ET MOI AUSSI J'AI ÉTÉ SECRÉTAIRE INTIME.

NOUVELLE.

(SUITE ET FIN.)

On m'y apporta un lourd et massif pupitre de chêne peint en noir et fermant à clef. — Dépêchons-nous, dit à demi-voix un des deux garçons porteurs de ce meuble, *M. le secrétaire n'a pas de temps à perdre.* A ces mots, je reconnus pour la seconde fois l'effet des insinuations du duc. Pour ne pas rester au-dessous de lui, je simulai sur-le-champ l'impatience d'un homme qu'on empêcherait de se livrer à la dévorante ardeur qui le pousse au travail, et j'allai, dès que les garçons furent partis, tirer vivement et avec bruit les verrous de la porte qu'en sortant ils avaient refermée sur eux. Aussitôt j'entendis qu'ils s'arrêtaient sur l'escalier : — Hein ? fit une voix, qu'est-ce que je te disais ? Le voilà déjà à l'ouvrage ! quel *piocheur* ! M. le duc a bien raison de dire qu'il n'a pas son pareil.

Ce petit succès m'en promit d'autres et me causa un plaisir extrême.

Je m'approchai de la bergère de la jeune fille, je la tournai vers le pupitre et j'en rajustai le coussin, dont le contact me fit tressaillir. Tout dans cette chambre soyeuse et fleurie me rappelait sa présence et m'allait au cœur. J'avais plusieurs fois dansé avec elle ; la veille encore, souriante et couronnée de violettes, elle avait naïvement, fraternellement posé son beau bras nu sur mon épaule et m'avait elle-même convié à la valse. Ah ! pour peu que j'eusse prêté l'oreille à la voix de la sirène que tout homme à vingt ans berce dans les abîmes orageux de son âme, c'en était fait de moi ; mais il n'est pas d'un esprit sensé de s'abandonner à des songes irréalisables. Ombres austères des tabellions de ma race ! m'écriai-je me sentant en péril, et vous, mes fortifiants classiques, ô Rabelais, ô Molière ! rieurs immortels dont je possède les œuvres dorées sur tranche et reliées en veau, du haut des cieux votre demeure actuelle et où l'on s'ennuierait sans vous, soyez-moi secourables ! lestez mon esprit, toujours prompt à voler où mon cœur l'appelle, de maximes de poids, d'aphorismes goguenards ; armez-moi du réfrigérant positivisme auquel vous dûtes votre suprême bon sens, et préservez-moi du charme énervant des tendres langueurs.

Là-dessus je me raisonnai longuement. J'avais autrefois lu et relu les *Aventures de Télémaque*, fils d'Ulysse, lequel eut pour père Laerte, riche en porcs et aimé des dieux. Télémaque était pieux, honorait ses père et mère, haïssait le mensonge et redoutait les embûches de Cupidon. Je me rappelai son amour pour Eucharis, nymphe née de parents inconnus, ses an-

goisses, ses luttes, son triomphe, et je me le proposai pour modèle; — de plus, j'eus recours aux consolantes gasconnades du renard de la fable. La belle avait les mains un peu rouges, je me dis qu'elles manquaient de distinction; elle avait la tête un peu forte, je parvins à me persuader qu'elle l'avait énorme, ce qui ne laissa pas que de me venir en aide. Bref, je combattis le gracieux fantôme avec tant de persistance, que, comme au fils d'Isaac, qui, lui aussi, eut dans son temps à lutter contre un ange, la victoire me resta.

Cette palme enlevée, je me demandai comment je m'y prendrais pour mystifier ces bons bourgeois de Tours, race primitive et débraillée, casanière et sentant l'ail, se plaisant sous les tonnelles, jouant aux boules, aimant les fouaces et le vin blanc.

J'arrêtai d'abord que je ne mangerais point chez le préfet, non pour lui, qui évidemment nous savait par cœur, mais pour son entourage, qui ne m'avait point encore deviné. Je n'avais plus là le duc pour m'em-pourprer de ses rayons, et les moins clairvoyants eussent bientôt percé à jour un petit secrétaire sans autre moyen de fascination qu'une plume d'oie à sa toque. — Ensuite, me dis-je, je dînerai seul: bu en compagnie, le vin m'exalte et me fait jaser comme une pie. Mon père ne l'ignorait pas, aussi me disait-il souvent: — Tu te défieras des libations, Numance, elles feraient de ta langue un *crible*. Ces gros mots lâchés, il étendait le bras, secouait horizontalement sa main, les doigts entr'ouverts, et, me regardant dans les yeux, il ajoutait d'une voix plus forte et plus accentuée: — Je dis un crible! mon fils, je dis un crible! — Donc, je dînerai seul. — Item, dans le but de donner une haute idée de ma vigilance et de mon activité, mais au fond uniquement pour me distraire, j'explorerai les villes, les châteaux et les monuments voisins. — Item, je tiendrai une bougie allumée toutes les nuits dans ma chambre pour qu'on pense que je les passe à écrire. — Item, je porterai moi-même mes lettres à la poste, afin qu'on s'exagère l'importance de leur contenu. — Item, telle sera l'apparente contention de mon esprit, qu'on ne me rencontrera plus que boutonné de travers, le front soucieux et le poil hérissé. — Enfin je me tiendrai constamment sous clef pour n'être point surpris ou lisant ou dormant. J'agirai sur les imaginations par mon excentricité, et, comme on dit: — Tel maître, tel valet, et *vice versa*, on jugera de la profondeur de M. le duc par celle de son secrétaire. C'est par ces moyens que je reconnaitrai ses récentes bontés pour moi.

A six heures un domestique vint m'avertir que le dîner était servi, et qu'on n'attendait plus plus que moi pour se mettre à table.

Je lui répondis: — Un travail pressé et des plus importants m'empêche d'accepter la gracieuse invitation de M. le préfet. Dites-lui que je le prie de m'excuser et d'agréer mes très-humbles respects. Je sortirai tard et dînerai en ville.

Il s'en alla.

Quelques minutes après il revint. Cette fois je ne voulus pas lui ouvrir: — C'est bon, c'est bon! lui criai-je à travers la porte; je devine ce qui vous ramène, mais je n'ai pas le temps de vous entendre. Qu'on me laisse en repos: les affaires avant tout.

— Alors ma commission est faite?

— Oui, oui.

J'en usai de la sorte plusieurs jours de suite. On m'apportait du dehors un déjeuner frugal, et le soir j'allais dîner dans une petite auberge située non loin de la préfecture. La clef d'une porte du jardin donnant sur une rue déserte me permettait de rentrer chez moi sans être aperçu des gens de l'hôtel.

Il me fallait pourtant bien une fois me rendre à l'invitation de mon hôte. Je résolus de m'exécuter un dimanche. Nous vivions sous des princes craignant Dieu et s'approchant fréquemment des sacrements. Se donner un peu de relâche ce jour-là, c'était faire preuve à la fois de piété et de royalisme, sentiments dont il me convenait de donner des marques. Cependant je n'entendais pas qu'on pût me croire capable de rester un jour entier sans rien faire, ce jour fût-il un dimanche. En conséquence je me mis une plume à l'oreille et m'arrangeai pour n'entrer dans la salle à manger que quand tout le monde serait à table, et qu'on ne compterait plus sur moi. — Je fus accueilli par un ah! de bon augure, quoique plein d'étonnement. J'avais cru devoir prendre l'air boudeur d'un homme qui se rend à une fête malgré lui, bien résolu de ne me dérider que quand on aurait remarqué ma plume et le généreux acharnement qu'elle trahissait. Le préfet l'aperçut le premier; — il était fin, il avait besoin du duc, dont il s'exagérait le crédit, et dont il avait d'un regard soupesé la cervelle; il devait par suite me seconder dans tout ce que j'entreprenais pour glorifier ce vaniteux; — il me sourit paternellement: — Ôtez donc cela, me dit-il en tendant son doigt vers mon oreille (aussitôt je feignis la surprise et une extrême confusion). Ah! mon cher monsieur, mon cher monsieur! je vois qu'il n'est point pour vous de jour de repos. C'est un bel exemple que vous donnez là à nos jeunes gens, mais permettez à mon affection et à mes cheveux blancs (il les avait noirs) de vous rappeler aux règles de la modération. Vous n'exigeriez pas d'un esclave le labeur auquel vous vous condamnez; ne soyez donc pas si dur à vous-même; ne passez pas toutes vos nuits à écrire; car, vous avez beau tirer vos rideaux, nous avons de vos nouvelles. A votre âge, le sommeil et l'exercice du corps ne sont pas moins nécessaires qu'une nourriture saine et abondante. Prenez ces avis en bonne part, ajouta-t-il, et honorez-nous plus souvent de votre présence.

— Voilà, pensai-je, un matois qui vaut son pesant d'or; heureux si je puis mériter son estime!

Je pris le maintien modeste et la figure attendrie du jeune homme qui descend en rougissant les marches de l'estrade où il est allé chercher sa première couronne.

Je fis quelques pas les yeux baissés, je voulus parler et ne pus trouver une parole. Le préfet garda son sérieux. — Qu'avez-vous? me demanda-t-il avec bonhomie; vous étiez si brillant naguère. Est-ce que l'absence de M. le duc vous intimide? par exemple! Nous vous aimons pour vous-même, sachez-le. Il me fit asseoir à sa droite. Le repas valait mieux que ceux que je prenais à l'auberge; j'y fis honneur. On me questionna beaucoup. Je vis qu'après tout on croyait à notre force, ce qui n'ajouta pas peu à la hardiesse que je tirais de mon dédain pour ma place. Je laissai lire dans mes yeux la malicieuse gaieté que j'avais dans le cœur. Je devins pétulant; j'eus des répliques étourdissantes, j'excitai l'hilarité en racontant des histoires de basoche, et au dessert, les coupes ayant été remplies de champagne, je récitai, en feignant de les improviser, ces vers que j'avais autrefois composés à loisir :

Que l'astre au radieux sourire
Qui resplendit au firmament
Vers son immense bouche attire
Les flots du liquide élément;
Du Nord qu'il pompe la cervoise
Et les gros vins noirs du Midi,
Mais qu'il laisse à ma soif gauloise
Le jus des vendanges d'AI.

— Bravo! s'écria-t-on de toutes parts. Le préfet me prit les mains, les dames me sourirent; mon succès fut complet.

Cependant, comme je l'avais prévu, mon voyage de Paris à Tours avait éveillé en moi le goût des choses champêtres. J'avais soif de marcher sur la mousse, je ne rêvais plus que bois pleins de sources et de rayons, que caillies chantant dans les blés. J'étais à cent lieues des quilles et des canards si chers à mon bien-aimé père. Je résolus, pour satisfaire ma nouvelle passion, de me rendre à Saumur, dont on m'avait vanté les environs et le château. Mais je voulus en outre qu'une ombre de mystère attachée à mon départ ouvrit le vaste champ des conjectures à ce petit monde inquiet et méditant. J'obtins ce résultat en m'esquivant pour ainsi dire de la préfecture à l'heure où les blancs coursiers du jour, comme dit Eschyle, dégagent leur crinière lumineuse des brumes du matin, c'est-à-dire au lever du soleil. Personne ne me vit partir.

Je restai huit jours absent. Le duc, à qui j'avais su persuader qu'il y allait de sa gloire de me laisser flâner à mon aise, me loua fort dans ses lettres, que leur adresse, mal mise à dessein, faisait souvent tomber dans des mains tierces, de mon zèle pour son service et pour celui du roi. Je vis que nous nous entendions à merveille.

En rentrant à la préfecture, je laissai entrevoir qu'il fallait attribuer au mécontentement que me donnait l'affaiblissement de l'esprit royaliste dans le pays l'air soucieux et morose que la chaleur et la fatigue avaient empreint sur mon visage : un bon diplomate doit sa-

voir tirer parti de tout. Talleyrand se faisait, dit-on, un moyen de sa claudication. Cette opinion promptement répandue remplit tout le monde d'un vague effroi, particulièrement les employés de petite extraction qui ne se recommandaient que par leurs talents et leur assiduité. Je ne fis rien pour les rassurer : d'abord c'eût été agir dans un sens contraire à l'esprit du rôle que je m'étais imposé; ensuite je n'avais jamais songé à leur être hostile; enfin, je ne saurais avoir beaucoup de sympathie pour les gens qui voient tout en noir et que leur humeur porte à se prévenir toujours plutôt *contre* que *pour* les nouveaux venus. Or, ils m'avaient pris en grippe, à cause de ma ville natale : j'étais Parisien, donc, selon eux, j'avais l'esprit moqueur, — idée qui vraisemblablement ne leur fût jamais venue s'ils eussent su que j'avais autrefois remporté un prix de *mythologie*; mais ils l'ignoraient, cet événement n'ayant pas eu un grand retentissement. A les entendre, leur démission était écrite dans les yeux de ce *mirliflore à grand nez* que leur avait ramené le *coche* de Saumur. — Qu'est-il allé faire dans ces parages, s'entre-demandaient-ils, espionner, inquiéter de pauvres diables sans appui? Le beau métier! Vous verrez que sa prédilection pour les hobereaux nous perdra. Il porte pourtant, comme nous, un nom plébéien; mais il n'est pire ennemi qu'un frère dénaturé. Ne dit-il pas, lui aussi, que le temps des gens comme il faut est revenu? Eh! animal, qu'as-tu à gagner à cet événement? Ils ne parlaient pas du duc avec moins d'irrévérence : — Défions-nous de cette courge habillée, disaient-ils, de ce tonneau, de cette balle de laine; l'obésité est un signe de dureté, etc. Ils ne se piquaient pas d'euphémisme.

Au lieu de m'en fâcher, je riais de ces sarcasmes, que me rapportaient des surnuméraires, postulants affamés des places occupées par nos détracteurs.

Ainsi, par mes combinaisons, j'en étais venu à mes fins, c'est-à-dire à forcer les gens à s'occuper de nous. — Battons le fer pendant qu'il est chaud, me dis-je; le petit nombre ne donne qu'un faible renom, les masses seules donnent la gloire. Ce n'est pas assez d'être connu de ces scribes diaphanes dont la voix sans timbre n'éveille que de sourds échos, il faut encore que le peuple sache que jamais duc plus affairé n'a été servi par un secrétaire plus laborieux.

Je me mis à ployer en quatre un nombre infini de feuilles de papier blanc, que je glissai dans autant d'enveloppes portant chacune l'adresse d'un personnage influent par sa charge, son grade, sa fortune ou son emploi. Ce fut un travail long et dont je ne vins à bout qu'à l'aide de l'*Almanach royal*. L'heure du courrier de Paris étant venue, je pris une partie de ces lettres et m'acheminai vers la poste. Je fis en sorte, tout en affectant de les tenir soigneusement cachées sous mon habit, qu'elles fussent vues de tout le monde. De temps en temps je m'arrêtais et regardais autour de moi pour voir si, par malheur, je n'en avais pas laissé tomber

quelqu'une, après quoi je les comptais en marmottant à demi-voix les noms illustres qui me passaient sous les yeux, et je me remettais en marche.

Je répétais ce manège plusieurs fois de suite. Comme je m'y attendais, il finit par attirer l'attention des jeunes clercs et des commis chargés par leurs patrons des commissions du dehors. Bientôt ils surent mon nom et mon emploi auprès de l'*intime ami du roi*. Je devins dès lors pour eux l'objet d'une admiration sans bornes : — Si jeune ! disaient-ils, et déjà si avancé ! Quel compère ! il faut qu'il ait bien des moyens ! Le fait est qu'il n'a pas l'air manchot. — O cœurs d'or ! ce n'est pas à vous qu'il eût fallu aller chanter que je n'étais bon qu'à jouer du galoubet ! — Dans leur bienveillante partialité pour moi, ils expliquaient le soin vulgaire qui me mêlait à leur bande par d'impérieuses nécessités de prudence et de secret. Je lisais dans les yeux de quelques-uns qu'ils n'auraient certes pas dédaigné l'offre de ma protection. A l'occasion, ils me cédaient le pas et me faisaient place sur le trottoir. De mon côté, pour les tenir en haleine, j'apportais chaque jour quelque variante dans les rapports quasi-négatifs qui s'étaient établis entre nous. Tantôt j'en honorais un d'un sourire amical ou d'un petit salut de protection, ce qu'il ne manquait pas d'attribuer à l'heureux extérieur qu'il avait reçu de la nature ; tantôt je portais la condescendance jusqu'à demander à un autre, tout en hâtant le pas, si l'heure du courrier n'était pas sonnée. Mais le plus souvent j'affectais, après les avoir leurrés d'un semblant de sympathie, de ne faire aucune attention à eux. — On acquiert plus vite et plus sûrement l'estime des hommes par le dédain que par des manières prévenantes et courtoises : il fait supposer une *force* que le besoin de plaire ne comporte pas. — Quelquefois, les devançant d'une ou deux enjambées, j'allais me planter devant la boîte aux lettres de manière à leur en interdire l'approche. J'y jetais mes lettres une à une, lentement, et seulement après en avoir soigneusement et minutieusement vérifié le pli, le cachet et la suscription. Ces lenteurs, surtout quand l'heure de la levée approchait, les faisaient piétiner d'impatience ; je faisais la sourde oreille, et, sans bouger de place, je me retournais et regardais les plus bruyants avec un grand flegme. Ces manières m'attiraient fréquemment des épithètes assez malsonnantes, mais faiblement murmurées néanmoins, la grande ombre du duc toujours debout à mes côtés tenant chacun en crainte et en respect.

Le nombre de mes prôneurs dans cette foule dépassait de beaucoup celui de mes détracteurs. Un jour, pour imposer à ces derniers, je laissai, comme par mégarde, toutes mes lettres tomber à leurs pieds (ils marchaient ordinairement de compagnie). Aussitôt je montrai un grand désappointement et les priai de vouloir bien m'aider à les ramasser. La curiosité les portait à me rendre d'eux-mêmes ce petit service ; c'était un moyen d'apprendre enfin à quelle sorte de merveilleux

étaient décidément adressées ces lettres, objet de tant d'attention. Or, j'avais prévu le succès de ma ruse, et cette fois toutes mes adresses portaient le nom ronflant d'un prince ou au moins celui d'un duc. L'ébahissement de mes courtauds fut extrême ; leurs doutes à mon endroit se dissipèrent tout à coup ; ils comprirent qu'un peu d'impertinence était bien permise à un homme en correspondance journalière avec des personnages de cette volée. De ce jour ils prirent mes couleurs et marchèrent sous mon drapeau ; je n'eus plus à m'occuper de ma réputation, je leur en laissai le soin, et ils ne trompèrent pas mon attente.

Sur ces entrefaites, je reçus une lettre du duc m'annonçant sa prochaine arrivée à Tours et notre départ immédiat pour Paris. J'en ressentis une vive joie, mon rôle et la Touraine commençant à me peser. — Gargamelle et sa joyeuse descendance n'ont rien laissé dans ces parages qui les rappelle, même de loin. — Je préparai ma malle et jetai partout un regard attentif pour m'assurer que je ne laissais derrière moi aucun vestige qui pût révéler les mystifications que je m'étais permises. La bouteille à l'encre, restée presque intacte, eût pu donner à penser ; j'en versai le contenu dans un trou que je pratiquai dans le jardin et que je remplis de terre ensuite. Quant aux plumes, j'en avais assez détruit, et j'avais usé assez de papier (soit pour remplir mes enveloppes, soit pour qu'un grand monceau de cendres, laissé dans la cheminée, éveillât l'idée d'une destruction commandée par la politique), pour justifier l'emploi de tant d'encre, et fournir, par-dessus le marché, une preuve irrécusable de l'importance de mes travaux.

Le duc nous revint avec son bruit et son étalage habituels. Il eut avec le préfet un entretien secret, à la suite duquel il me fit appeler.

J'avais pris la résolution de le quitter dès notre arrivée à Paris ; mais jusque-là je devais faire bonne contenance et lui obéir comme par le passé. La tâche n'était pas écrasante. Je me rendis donc chez lui. — Trois habitués de l'hôtel en sortaient comme j'y entrais. Le regard qu'ils me jetèrent quand nous nous croisâmes me fit juger qu'on venait de leur parler de moi.

Le préfet, pour faire sa cour au duc, lui avait tellement vanté mes prouesses épistolaires, que je le trouvai plein d'enthousiasme. Il m'accueillit avec de grandes démonstrations de contentement.

— Ah ! ah ! me dit-il après les civilités d'usage, vous savez maintenant si une place de secrétaire chez moi est une sinécure. Moi absent, toute la besogne vous est tombée sur les bras ; mais, vive Dieu ! vous vous en êtes vaillamment tiré !

— Monsieur le duc, lui dis-je, nous sommes seuls, à quoi bon...

Il ne me laissa pas achever.

— Je vous répète, continua-t-il en haussant démesurément la voix, que je suis content de vous. Me contesterez-vous le droit de le dire ? Voyons, y a-t-il là

quelque chose qui blesse votre délicatesse ? Eh, que diable ! je vous dis : *c'est bien*, avec la même franchise que je vous dirais : *c'est mal*, le cas échéant. Vous êtes aussi par trop modeste ; au surplus, à votre aise. Si vous connaissez vos devoirs, je connais aussi les miens. Pour vous témoigner ma gratitude, outre que je double vos appointements, je prends l'engagement de vous donner un aide dès que nous serons réinstallés aux Tuileries. Cet aide sera placé sous vos ordres... Ne me faites point d'objection ! Eh mon Dieu ! je sais que le travail ne vous fait pas peur, vous me l'avez assez prouvé, mais la justice avant tout. Il serait indigne de moi de vous imposer une besogne au-dessus de vos forces.

Il parlait encore, que je me disais tout bas, frappé du ton élevé de sa parole : — Il sait de reste que je ne suis pas sourd ; ce n'est donc pas à moi seul que ce discours est adressé. Les gens qui tout à l'heure sortaient d'ici nous écoutent sans doute de quelque pièce voisine ; ils ont du sens : ils comprendront que de telles louanges et de telles promesses ne peuvent avoir été méritées que par des travaux sérieux ; ils en parleront, et le bonhomme aura atteint son but. Seulement il se répète, car, si j'ai bonne mémoire, nous avons déjà joué une scène analogue sur le palier du grand escalier. J'en conclus qu'il est au bout de ses inventions, qu'il a vu le fond de son sac, et qu'il est temps que je prenne le large, si je veux m'éviter le désagrément de tourner éternellement dans le même cercle, comme un cheval de brasseur. Voilà qui me confirme dans ma décision. Je ne vous reverrai plus, soupente damnée où j'ai passé tant d'heures dans la stupide oisiveté d'un buste ! Je suis, Dieu merci ! pourvu de cervelle ; j'ai des jambes, j'ai des bras, à moi donc l'espace et le mouvement ! à moi les chances, quelles qu'elles soient, d'une vie libre et occupée ! à moi les vastes espérances, car je n'ai pas l'inertie du cornac de Bajazet, et à vingt ans les minutes ne nous sont pas comptées comme au perroquet qui a mangé du persil. — O maison de mes pères, petit jardin aimé des passereaux et du soleil !... et toi, mon vieux baldaquin, sur l'indienne duquel revivent, avec la chasteté de Joseph, les lascifs regards de l'ardente Putiphar, vous me rendrez, je le sens, ma gaieté d'autrefois ! — Ce duc n'a pas su me comprendre ; je reviens sur le bien que j'en ai dit : qu'il aille au diable, lui et son aide ! Je rentre en possession de moi-même, et puissé-je, entouré de valets tourangeaux, race somnolente et malpropre, mourir en pleine province d'une indigestion de mirotton, si je consens à rester huit jours de plus à son service !

Je me sentis plus fort contre moi-même après cet appel à de si grands maux pour me punir de toute condescendance attentatoire à ma liberté.

Le lendemain de notre arrivée à Paris, je priai respectueusement le duc d'accepter ma démission. — Cette démarche, à laquelle il était loin de s'attendre, le remplit d'étonnement et de tristesse. — Il perdait en

moi plus qu'un secrétaire, il perdait un complice. Un autre n'entrerait peut-être pas dans ses desseins avec la complaisance qu'attendait son orgueil. — Je l'avais deviné, et lui avais épargné la pudeur d'un aveu embarrassant. — Trouverait-il aisément à me remplacer ? — Ce furent là sans doute les idées qui l'occupèrent pendant le long moment qu'il mit à me regarder sans me répondre.

— Mais enfin, me dit-il tout à coup en levant ses deux bras et d'un ton dont je ris encore après tant d'années quand j'y pense, puisque je vous dis que je vous donnerai un aide !

J'avais refusé mes appointements ; il me força de les prendre : je les donnai aux pauvres.

Depuis cette aventure, j'ai dépouillé le vieil homme. Mes yeux se sont ouverts à la clarté des idées nouvelles, et j'ai suivi mon siècle, ne voulant pas qu'il m'entraînât. — Aujourd'hui les titres ne me sont plus de rien ; je donnerais pour un cheval de charrette toutes les li-cornes de l'armorial, et je ne vois nulle différence, quand leur valeur morale m'est inconnue, entre un gentilhomme de la chambre et un marchand de bouillon hollandais.

Le comte d'ARPENTIGNY.

UNE TASSE DE CHOCOLAT

A LA RETRAITE DE MOSCOU.

Je ne voudrais pas rabaisser par des anecdotes les grandes tragédies de l'histoire, et je redirai bien mal peut-être ce que j'ai entendu pourtant avec une émotion profonde ; mais on y reconnaîtra, par un exemple de plus, quelle fut, même dans les plus hauts rangs, l'affreuse détresse des derniers moments de la retraite.

L'empereur, qu'on vit souvent à pied, appuyé sur un bâton, à travers la neige, marchant plié sous une bise glaciale, avait cette fois passé la nuit dans une voiture adossée par quelques débris sous un appentis de bois où se tenaient alternativement couchés et debout près d'un feu de bivouac un petit nombre d'officiers supérieurs et de grenadiers qui se relayaient pour monter ces dernières gardes. Des coups perdus de batteries volantes traversaient la plaine et rasaient par moments le quartier général, dont les foyers furent recouverts de cendre, au milieu de la nuit, pour ôter un point de mire aux ennemis.

A l'aube tardive du jour, sur un champ de neige semé de débris de chevaux et d'hommes, l'empereur,

baissant la glace de sa voiture, appela lui-même M. de Narbonne et lui dit d'une voix affaiblie :

— Quelle nuit, mon cher général ! elle n'a pas été plus rude pour nos sentinelles que pour moi, qui l'ai passée à réfléchir, sans sommeil. Voyez un peu, cependant ; qu'on les relève ; et vous, venez à la distribution, et prenez ceci pour vous ranimer ; car le courage seul ne tient pas chaud par ce froid de 28 degrés.

Et en même temps d'un vase chauffé à l'esprit-de-vin, qui était placé dans sa voiture, il verse dans une grande tasse un mélange bouillant de chocolat et de café.

L'aide de camp reçut avec respect ce que lui offrait l'empereur ; et ayant fait quelques pas en arrière de la voiture, il heurta presque un soldat de la garde couché sur un petit exhaussement de neige battue, serrant son fusil dans ses mains convulsives, et portant dans l'énergie de ses traits contractés une expression indicible de souffrance vaincue.

Il se pencha vers lui :

— Eh bien, mon brave, lui dit-il, voilà une mauvaise nuit passée ; mais enfin nous avons le jour ; levons-nous.

Le soldat fit un effort de puissante volonté, et parut cependant comme frappé d'engourdissement sur tous ses muscles tendus et immobiles.

— Allons, il faut s'aider un peu, reprit M. de Narbonne lui présentant le breuvage encore chaud ; prenez ceci, nous en avons d'autre au quartier général.

Le soldat hésita avec une sorte de fierté respectueuse, porta la main à son bonnet de poil noir, puis reçut la tasse, et l'ayant vidée d'un trait, il fit un nouveau et rude effort, se souleva, et appuyé sur son fusil, dont la crosse enfonça dans la neige durcie, par une secousse violente il se redressa de toute sa hauteur et parut ce qu'il était, un des plus vaillants grenadiers de la garde impériale.

— Ah ! mon général, dit-il, comme la faim et le froid démoralisent les hommes de cœur ! Est-ce que j'aurais dû accepter cela de vous, qui êtes mon ancien et qui vous l'ôtez de la bouche pour moi ? Je vous en demande pardon, et j'en suis tout honteux, ma foi, maintenant que j'ai l'estomac chaud.

— Allez, mon brave ; ce que j'ai fait là est bien peu, et nous devons partager en frères le peu qui nous reste.

Et en même temps M. de Narbonne songeait que dans ses bagages ni dans sa bourse il n'avait plus rien de 60,000 fr. que lui avait fait remettre l'empereur en quittant Moscou (car il avait tout partagé sur la route à de pauvres officiers durant ces derniers jours, où on approchait d'une terre moins ennemie sur laquelle, avec de l'argent du moins, on trouverait le couvert et le pain). Il dit au soldat qui lui rendait respectueusement la coupe d'or :

— Non, non, mon brave ; gardez ceci pour les frais de route : le dehors vous appartient comme le dedans,

et ne vous sera pas moins utile en touchant la Pologne, où nous allons entrer.

Mais le soldat reculant d'un pas et faisant de nouveau le salut militaire :

— Ah ! pour cela, dit-il, Dieu m'en garde ! Mon général, je n'ai jamais rien pris, ni rien reçu au monde que ma solde et ma distribution quand il y en a, et il déposa la coupe sur le chevet de neige battue qu'il venait de quitter.

Le général insistant avec amitié, en s'excusant de n'avoir rien autre chose à offrir à un si vaillant homme, le soldat reprit la coupe, et sous sa main de fer, pressant du pouce en rond un des coins du vase, il en fit éclater un fragment.

— Puisque vous l'ordonnez, dit-il, général, je garderai de cette tasse d'or ce petit Napoléon. Ce sera ma médaille, à moi, qui me rappellera l'honneur que j'ai eu de monter la garde à pareille fête derrière la voiture de l'empereur et d'être relevé par vous.

Puis, portant alertement les armes au général en signe d'adieu, comme s'il eût retrouvé toute sa vigueur, il s'avança à grands pas en tête de la voiture qui venait d'être attelée et s'élançait en sillonnant péniblement la neige à travers les débris du bivouac et les morts de la nuit.

(Extrait des Souvenirs contemporains de M. Villemain.)

REVUE MUSICALE.

Les théâtres se reposent sur leurs succès et sur la saison, qui est pour eux la meilleure de l'année ; à quoi bon des nouveautés et de l'imagination, le carnaval supplée à tout ! Le monde élégant qui passe la nuit au bal ne saurait comment attendre onze heures (on ne peut arriver au bal avant cette heure si l'on tient à faire partie du beau monde), et vient aux Italiens et à l'Opéra étaler ses toilettes les plus brillantes. De son côté, le monde sans prétention et sans bals va au spectacle, mais il y va pour lui-même, pour s'amuser et pour en parler avec délices pendant plus d'un jour. Qu'importe aux directeurs pour quel motif leur salle est comble ? Que ce soit la mode qui ait enrichi la direction Vatel aux Italiens, ou que ce soit le fourir qui remplisse la caisse du théâtre du Palais-Royal : bon ton ou plaisir, le résultat financier est le même. Seulement la mode change, et le plaisir subsiste. Le colonel Ragani, — voyant ses prédécesseurs faire de mauvaises affaires, supposa, ainsi que beaucoup de personnes, que la faute en était aux nouveaux opéras chantés par une nouvelle troupe ; — et, en arrivant à la direction, il engagea les anciennes célébrités pour

lesquelles un public idolâtre s'était autrefois battu à la porte, — et il ne fait jouer que les opéras bien des fois répétés de l'ancien répertoire. Je ne sais si les abonnements suffisent pour couvrir les frais énormes de cette entreprise, — je le souhaite bien sincèrement pour l'avenir de notre Théâtre-Italien; — mais la mode n'est plus de la partie; on y va maintenant pour écouter ou bien pour tuer le temps, et cela fait qu'on est plus difficile.

Autrefois on applaudissait trop, aujourd'hui on n'applaudit pas assez. La dernière représentation de la *Gazza ladra*, ce chef-d'œuvre étincelant de mélodie, — cette idylle si poétique que Rossini a brodée sur un canevas de gros mélodrame, — a été glaciale comme le vent qui soufflait au dehors. Les lampes elles-mêmes ressemblaient à des veilleuses éclairant d'une lueur douteuse un enthousiasme déjà éteint. Madame Alboni avait beau égrener les perles les plus pures de son gosier sans pareil, elle ne fut applaudie qu'après la stretta de la scène du jugement; — Tamburini avait beau rassembler tout ce qui lui reste de voix et de forces, il ne put triompher ni de sa voix, ni du public; — quant à mademoiselle E. Grisi (Pippo) et M. Dalle Aste (le podestat), comment auraient-ils pu réveiller un public immobile, à moins de faire comme mademoiselle de Pétrowitsch qu'on avait annoncée comme l'étoile succédant à Cruvelli, et qui a chanté ou plutôt sauté le rôle de Lucrezia une seule fois, mais d'une façon si burlesque que l'opéra seria de Donizetti était devenu un opéra bouffe, et que Lablache, dans ses meilleures charges, n'aurait pu exciter un rire plus homérique? On annonce la mise à l'étude de *Rigoletto*, l'opéra de Verdi; — j'ai vu la partition et elle me semble fort belle, mais j'avais émis la même opinion au sujet de Luisa Miller, et pourtant cet opéra ne fit pas fureur; la critique et le public ne s'entendent pas toujours. — A l'Opéra, on répète *Moïse* pour madame Bosio et un nouveau ténor, M. Brignoli, — mais on ne se hâte pas de jouer autre chose que les *Huguenots*, car l'immense triomphe de mademoiselle Cruvelli en a fait une nouveauté pour le public et une mine d'or pour la direction. Fanny Cerrito se repose en attendant le ballet dont la musique est confiée au comte Gabrielli.

Quant aux concerts, ils attendent le carême pour nous rassasier de musique; le printemps seul leur convient; non pas que les salons de Herz, de Pleyel et de Sainte-Cécile ne soient déjà occupés tous les jours et tous les soirs, — mais ce sont, à part quelques exceptions, des concerts qui ressemblent au concert européen de ce moment. — La Société du Conservatoire, dans son troisième concert, n'a rien exécuté de Beethoven; cela a surpris les vieux habitués et désolé les élus de passage; en effet, obtenir une fois dans sa vie un billet de Conservatoire et ne pas entendre du Beethoven, c'est aller à Rome sans voir le pape. — De son côté, la Société de Sainte-Cécile, sous la direction de Seghers, a exécuté dimanche dernier

toute la partie musicale du drame de *Preciosa*; comme toujours la musique rêveuse de Weber a laissé derrière elle une longue trainée de mélancolie et de vagues désirs dans l'âme de ceux qui savent écouter. Le chœur *Au bois, au bois*, et celui qui commence par *C'est l'heure où les étoiles blondes*, vous transportent loin de la ville, loin des misères humaines, loin de la brume et de la prose. — Madame Nissen a chanté avec une simplicité allemande et avec beaucoup d'âme la célèbre ballade de *Preciosa*, ce soupir d'amour qui s'exhale la nuit en évoquant l'image du bien-aimé.

A. v. R*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Si nous avons l'honneur de compter parmi les critiques graves qui régissent l'esprit public, nous n'hésiterions pas à nous livrer aux considérations esthétiques les plus tristes sur l'avenir du théâtre moderne. Tout nous y convie, et si nous reculons devant cette tâche ingrate, c'est beaucoup moins parce que nous ne sommes point un critique sérieux et consacré par la routine littéraire, que par cette excellente raison que la chose serait complètement inutile. Que dirions-nous en effet? Tous les esprits clairvoyants et désintéressés sont en ceci d'un avis unanime; et, dussions-nous froisser bien des illusions sincères, nous l'annonçons en conscience: le théâtre retourne aux baraques de la foire; Paillasse et Pitre ne sont pas loin; et voici que les trombones des Champs-Élysées remplacent déjà avec avantage l'orchestre de la Comédie-Française. Qui ne préférera bientôt, hélas! qui ne préfère déjà le saut périlleux et les jeux icariens aux *Femmes savantes* et au *Misanthrope*, et les cafés concerts au *Prophète*? Mais n'insistons pas: le mal est flagrant, le remède impossible. Puissent MM. Comberousse et Dumanoir, A. Bourgeois et Labrousse, Lieuvén et Brunswick, Duvert et Lausanne, Decourcelle et Barrière, Jules Barbier et M. Carré, etc., prendre le théâtre en pitié et en finir au plus tôt avec lui! Ainsi soit-il.

Mon Étoile, comédie de M. Scribe, destinée aux débuts de Bressant, a réussi aux Français. C'est un petit vaudeville épointé, mais assez gai et de bonne compagnie. Du reste, il est bien entendu, dans ce temps singulier, que M. Scribe a plus d'esprit que tout le monde. Voici tantôt trente ans que la chose est certifiée. L'auteur de la *Camaraderie* est entré en postérité du théâtre de la rue Richelieu à celui de Kanton, et du Marais à San-Francisco. C'est un heureux homme. Il a dédié ses œuvres complètes à ses collaborateurs en attendant que chacun de ses collaborateurs lui rende au premier jour la même dédicace en tête des mêmes

volumes. Ce que c'est que la communauté de l'intelligence ! Cependant il n'est pas de destinée inaltérablement belle.

L'opéra, dont la musique est de M. Meyerbeer, qui était reçu et même déjà, si je ne me trompe, à l'étude au théâtre de l'Opéra-Comique, est arrêté par la censure. Le livret de M. Scribe met en scène Pierre le Grand et l'impératrice Catherine. Autour de ces héros de la pièce, il ne pouvait être mal parlé de la Russie ; mais il paraît que l'on a trouvé que M. Scribe lui faisait la part d'éloges trop belle. Sa politique et son avenir étaient glorieusement célébrés, et les chants de guerre s'exaltaient à vanter le courage heureux des soldats russes.

Cet hommage au génie de Pierre le Grand, à l'héroïsme et aux destinées de son peuple, a été considéré comme manquant, tout au moins, d'à-propos. Cependant la censure n'a pas cru, dit-on, pouvoir prendre elle-même une décision qui refusât la pièce. Elle en a référé au ministre, qui a lui-même, si je suis bien informé, soumis la question à l'empereur.

Pendant que M. Scribe fait du panslavisme sans trop s'en douter, le théâtre Montansier porte le deuil de Sainville. Voici sur cet excellent homme quelques détails biographiques qui ne sont pas sans intérêt :

Sainville (dit Morel) était fils d'un chef d'office de M. F. Delessert. Sa vocation pour le théâtre se manifesta de bonne heure, et il s'engagea dans une troupe qui desservait les petites villes de la Gironde. Sainville avait alors la taille svelte, le diable au corps, ainsi que l'exigeait Voltaire, et par-dessus tout une voix très-agréable. Il chantait le couplet avec un art extrême. C'est encore une excellente tradition qui se perd de jour en jour.

Sainville obtint d'honorables succès sur divers théâtres de la banlieue, où il resta quelques années sous la direction de M. Seveste. Enfin le talent modeste et consciencieux de l'artiste reçut sa récompense (ce qui, hélas ! n'arrive pas toujours), et Sainville fut engagé par M. Dormeuil. Il débuta le jour de l'ouverture du Palais-Royal, le 6 juin 1834, par le rôle du Rieur dans *Ils n'entreront pas !* Nommé à la même époque régisseur, Sainville sut en peu de temps se faire apprécier du public et des artistes. L'un applaudit de manière à lui faire comprendre qu'on désirait le voir jouer le plus souvent possible ; les autres l'aimèrent pour la bonté de son cœur, la rare aménité de ses relations et la droiture de son esprit.

Alors commença pour Sainville l'âge d'or de la vie artistique. Il créa avec un succès croissant 236 rôles ; donnant de la valeur aux ouvrages médiocres, et ajoutant souvent à l'esprit des auteurs. Cependant la joyeuse *ganache*, qui excitait à un si haut point l'hilarité des habitués de la salle Montansier, était souvent en proie à de cruelles souffrances, et ce visage ouvert et réjouissant déguisait la douleur de l'artiste. Sainville, atteint d'une maladie de cœur, luttait courageu-

sement avec le mal pour remplir ses devoirs à l'égard du public. Dans ses dernières années, le comédien redoubla d'énergie, mais en vain ; il fut vaincu par le mal et dut renoncer à la scène. On espérait que le séjour des Pyrénées rendrait au théâtre une de ses célébrités. Cet espoir a été déçu. Sainville est mort à Pau, le 31 janvier, jeune encore d'années, il avait 48 ans.

— Le foyer de la Comédie-Française, déjà si riche en souvenirs dramatiques, va posséder un nouveau tableau. C'est un portrait de Talma peint par M. Eugène Delacroix.

LÉOPOLD DANJEAU.

POÉSIES.

Nous empruntons au beau poème de M. Louis Bouilhet, *Melanis*, la description d'une toilette de jeune mariée romaine :

Avez-vous vu parfois sur une coupe antique ;
Entre deux beaux festons d'acanthé sinueux,
Diane chasseresse avec ses longs cheveux,
Quand elle sort de l'onde, et, baigneuse pudique,
Livre aux nymphes des bois sa gorge magnifique,
Et ses pieds nus, mouillés par les flots amoureux ?

Telle et plus jeune encor près d'une eau qui murmure,
Dans un bassin de marbre aux contours ciselés,
Frémissante et les yeux par ses grands cils voilés,
Marcia souriait ; sous sa blanche parure
Une esclave avec art attachait sa ceinture,
L'autre, les brodequins de perles étoilés !

Ses longs cheveux tombaient comme ceux des vestales,
Séparés par le fer en six tresses égales ;
L'anneau serrait son doigt, et du coffre odorant
Les matrones tiraient le voile de safran,
Avec la pièce d'or des fêtes nuptiales,
Et le fuseau qui dit : « Travaillez en aimant ! »

Ainsi qu'un arc tendu, sur son œil qui pétillait
Son sourcil se courbait par le pinceau tracé ;
Entre ses dents d'émail un souffle cadencé
Glissait comme la brise au bord d'une coquille ;
Un petit serpent vert dont la tête frétille
Entourait son bras nu d'un bracelet glacé.

Les toiles de Milet, des tuniques trainantes,
Parmi les beaux colliers sur les tables épars,
Déroutaient à longs plis leurs teintes chatoyantes,
Les couronnes de fleurs riaient de toutes parts ;
C'était un bruit confus d'étoffes ondoyantes,
Et mille reflets d'or à troubler les regards !

Cependant sur les monts la nuit tendait ses voiles,
L'astre cher aux époux se levait dans les cieus;
On entendait, au loin, les jeunes gens heureux
Qui jetaient, tous en chœur, leurs chansons aux étoiles,
« Il vient!... » dit Marcia baissant les riches toiles
Dont le mince tissu voltigeait sur ses yeux.

C'était le chant d'hymen, la flûte, les cymbales,
Et le pétilllement des torches dans la nuit;
Le cortège amoureux s'avavançait... et le bruit
Montait, comme la mer, en bruyantes rafales!
Déjà sonnent les pieds sur le pavé des salles;
Hyménée!... hyménée!... on approche!... c'est lui!

C'est lui, dans son manteau de pourpre tyrienne!
Beau, jeune, ivre d'espoir, et défiant les pleurs!
Sous leur toge de fête aux riantes couleurs,
Ses amis, à l'entour, effeuillaient la verveine,
Et tout frottés d'onguents, selon la mode ancienne,
Cinq enfants secouaient des flambeaux et des fleurs!

LOUIS BOUILBET.

LE RAYON INTÉRIEUR.

Si mes larmes tarissent vite,
Si je souris quand j'ai pleuré,
Que le monde accoure ou m'évite,
Si mon cœur n'est jamais navré;

Si je suis sereine à l'offense,
Comme indifférente à l'encens,
Si j'affronte avec innocence
Ce qui jadis troublait mes sens;

Conjurant les jours de misère,
Si la nuit, seule, en travaillant,
Je porte ma douleur légère
Comme un enfant imprévoyant;

Si contre ceux qui dans la vie
Me blessèrent d'un trait cruel
Mon inimitié fut suivie
De la paix que l'on sent au ciel;

Si le vertige des richesses
Monte vers moi sans m'éblouir,
Me souvenant d'autres ivresses
Dont aucun or ne fait jouir;

Si chaque grandeur du génie,
Si chaque émotion de l'art,
Si chaque touchante harmonie
Vient mouiller de pleurs mon regard;

Si les voix de l'intelligence,
Si la nature et la beauté

Comblent de leur magnificence
Mon opulente pauvreté;

Si l'heure qui succède à l'heure
Sur mon horizon toujours pur
Me trouve plus tendre et meilleure,
L'esprit planant d'un vol plus sûr:

C'est que je porte dans mon âme
Un rayon que rien ne pâlit,
De sa lumière et de sa flamme
Tout s'éclaire et tout s'embellit.

Lampe immortelle qui me veille,
Clarté qui renaît chaque jour
Plus pénétrante que la veille,
Ce rayon, c'est toi, mon amour!

M^{me} LOUISE COLET.

JANE.

Je pâlis et tombe en langueur,
Deux beaux yeux m'ont blessé le cœur.

Rose pourprée et tout humide,
Ce n'était pas sa lèvre en feu;
C'étaient ses yeux d'un si beau bleu
Sous l'or de sa tresse fluide.

Je pâlis et tombe en langueur,
Deux beaux yeux m'ont blessé le cœur.

Toute mon âme fut ravie!
Doux étaient son rire et sa voix;
Mais ses deux yeux bleus, je le vois,
Ont pris mes forces et ma vie.

Je pâlis et tombe en langueur,
Deux beaux yeux m'ont blessé le cœur.

La chose, hélas! est bien certaine,
Si Jane repousse mon vœu,
Dans ces deux yeux d'un si beau bleu
J'aurai puisé ma mort prochaine.

Je pâlis et tombe en langueur,
Deux beaux yeux m'ont blessé le cœur.

LE CONTE DE LISLE.



BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER.

LIBRAIRIE HACHETTE.

Qu'y a-t-il de plus ennuyeux qu'un voyage en chemin de fer?... la rapidité de la course vous empêche de rien remarquer sur votre passage : nul incident, nulle aventure, et vous traversez trois provinces et quinze départements à travers monts et vaux sans avoir eu le loisir de reconnaître le profil des cathédrales ou les yeux des paysannes qui vous regardent passer tout ébahies, avec leurs grands chapeaux de paille en tête et la fourche de faneuse sur l'épaule. — Que faire donc? — Causer, dira quelqu'un. — Mais avec qui?... Il faut n'avoir jamais eu de compagnon de route pour poser une pareille question, pour donner un tel conseil. Les distractions que le dehors n'apporte pas, nous devons donc les chercher ailleurs, et tâcher de nous abstraire enfin de cet éternel paysage qui glisse comme une toile d'opéra dans un ballet de cinq cents lieues. — Que de fois, n'est-ce pas, n'avez-vous point regretté près de vous un bon et silencieux compagnon, j'entends un livre! Mais le format de la plupart des livres devient un obstacle à votre agrément. En effet, vous figurez-vous quelqu'un emportant en route, pour se distraire, les *Monuments de la monarchie française* de Montfaucon, ou la *Ninive* de Botta? L'in-octavo lui-même est trop lourd, et la petitesse des caractères qui emplissent les in-douze ne tardant pas à fatiguer la vue, on abandonne vite la lecture et l'on bâille...

C'est pour satisfaire ce besoin de bons livres lisibles que M. Hachette vient de publier la magnifique et excellente collection qui a pour titre : *Bibliothèque des chemins de fer*. Cette bibliothèque (et c'en est une!) est divisée en sept séries; la première comprend : les *Guides des voyageurs*, divisée elle-même en *Guides itinéraires*, *Guide cicérone*, *Guides interprètes*, *Guides indicateurs*, et, pour montrer que ce ne sont pas là des ouvrages de fabrique ou de sèches nomenclatures contenant seulement des adresses d'auberges, avec des tarifs de tables d'hôte, il nous suffit de citer l'*Itinéraire du chemin de fer de Paris au Havre*, par Jules Janin.

La deuxième série comprend l'Histoire et les Voyages; vous avez là, parmi les histoires : le *Louis XI* de notre grand historien Michelet, des extraits de Saint-Simon, de Brantôme, de Montluc, de Pierre de l'Estoile, etc.; et, parmi les voyages, les *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, du colonel Daumas; le *Voyage en Californie*, d'Auger; les *Curiosités en Australie*, de Merruau, etc. Quel plaisir que de pouvoir ainsi cheminer en imagination par les grandes routes du monde, au dos des dromadaires, tout dévoré de moustiques et de soleil,

tandis que les campagnes blondes se succèdent à vos côtés et que le branle de la locomotive berce insensiblement votre rêverie lointaine!

Félicitons aussi M. Hachette d'avoir réédité des classiques : *Paul et Virginie*, le Théâtre de Regnard, le Théâtre de Lesage, l'*Eugénie Grandet* de Balzac, Balzac et Lesage, les deux plus forts moralistes peut-être que la France ait eus. Rappelons-nous, en passant, les jours peu éloignés encore où l'on confondait ce grand homme (j'entends Balzac) dans la foule des romanciers populaires, tant il est vrai que l'on méconnaîtra éternellement les génies contemporains!... les apothéoses ne commencent que quand les supplices sont finis.

L'Amérique, elle aussi, vient de faire comme la France; elle rend maintenant une justice tardive, mais pleine et éclatante, à son seul vrai poète, à cet infortuné Edgar Poë, dont les revues et les journaux d'outre-Océan ont tant parlé depuis six mois. Si vous voulez connaître quelque peu ce rare, excentrique et judicieux esprit, qui mêlait aux effervescences du lyrisme les combinaisons les plus froides, lisez, dans la quatrième série (littérature étrangère), le *Scarabée d'or* et l'*Aéronaute hollandais*, lequel aéronaute hollandais est monté jusqu'à la lune en ballon, comme avait fait jadis le sieur Cyrano de Bergerac, tout entouré d'une ceinture de petites bouteilles.

Enfin ceux qui pourraient s'ennuyer à des œuvres d'histoire ou d'imagination n'ont qu'à prendre (dans la quatrième série : Agriculture) le sérieux ouvrage de M. Payen : *Maladie de la pomme de terre, de la betterave, du blé et de la vigne*; trois planches colorées vous représentent les différents états pathologiques des sujets : c'est tout un cours de clinique pittoresque à l'usage des estomacs sensibles.

L'intelligent éditeur n'a pas non plus oublié les enfants, et ici, voyageurs mariés ou célibataires, remerciez-le, car les *Contes de Perrault* et l'*Enfance de quelques hommes célèbres*, de madame Louise Colet, occuperont ces charmants petits anges qu'on est si souvent tenté d'envoyer au diable, quand il leur prend fantaisie de souffler dans leur trompette ou de tambouriner sur les vasistas.

VALENTIN LEBLANC.

La méthode de madame Cavé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer; nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.